

Corps à chorée

Boris Charmatz Le danseur, chef de file de la vague conceptuelle française, reprendra en août le flambeau de Pina Bausch à la tête du Tanztheater.



Des perles de sueur giclent de sa crinière rousse, des torsements dévalent le long de son dos, à peine le temps de regonfler son ventre d'air et le voici parti vider trois jerricans d'énergie dans un autre recoin du plateau. Boris Charmatz, 49 ans, s'arrache, il est en nage. Alors vraiment, confia-t-il au lendemain de la représentation, ça le dépasse : « Ça fait vingt ans que je sors de scène en sueur et on continue à dire que je fais de la "non-danse" ! » Qui a dit ça, d'abord ? Les premiers spectateurs du chorégraphe, peut-être, au début des années 2000, quand le pétaradant chef de file

de la vague conceptuelle française décoiffait les chignons biens laqués de la danse instituée, moins par esprit de contradiction que par besoin d'ancrer les corps dans un nouveau contexte politique. À l'époque, ses déambulations avec jeans noués autour du visage, ses pogos cul-nu balancés à la sauvache à deux centimètres de nos souliers, ses virées en semi-remorque avec Jeanne Balibar repoussant hors de ses limites la définition de la « danse », et il était grand temps. Mais aujourd'hui, qui soutiendrait encore que *Sommeil*, ce solo accueilli dans un tonnerre d'applaudissements au Festival

de Marseille début juillet, n'est pas « vraiment » de la danse ? C'est, précisément, de la danse « endormie ». Couvée pendant la pandémie, quand tous les théâtres étaient au point mort et les corps engourdis, la pièce montre un homme en état de sommeil ou de léthargie, pris dans un flux de gestes exotiques. Seul dans l'espace comme dans sa chambre de confinement, sans les moyens techniques habituels du théâtre, donc sans musique, il siffle sa propre bande-son, de Donna Summer à la BO du film *La Boun*. Charmatz s'anime avec passion quand on le lance sur le sujet : il connaît la langue sifflée dans les Canaries, tout enfant, déjà, il voulait organiser une symphonie entièrement sifflée. C'est dire...

Quand il était petit, d'ailleurs, il y a plus de quarante ans, et une danseuse fusait sur le plateau comme une somnambule en pleine rêverie, tandis qu'un homme débarrassait sur son passage toutes les chaises de café dans l'espace afin qu'elle ne se blesse pas. C'était Pina Bausch, et c'était *Café Müller* (1978), chef-d'œuvre qui fit fondre en larmes deux générations de spectateurs de l'Allemagne de l'après-guerre aux héros d'Almodóvar dans le film *Parlé avec elle* (2002). A elle aussi, avant

qu'elle ne devienne la superstar mondiale intouchable de la danse du XXI^e siècle, le public parfois réactionnaire balançait des tomates en hurlant : « *Ce n'est pas ça, la danse* ». Boris Charmatz, malin : « *Quelques parts, c'était une des premières à faire de la "non-danse"...* ». Il a d'ailleurs fallu inventer d'autres mots pour qualifier l'art révolutionnaire de l'Allemande et ce fut « danse-théâtre », un nom qu'elle donna également à son lieu de la Ruhr qui devint le « Tanztheater » de Wuppertal. Boris Charmatz y a passé pas mal de temps cette année, entre ses nombreuses tournées – ce qui explique qu'à l'heure du café matinal, excusez-le, vraiment, il soit « *crêvé* ». Besoin de vacances, deux semaines, la Crète. Et mieux vaut se reposer car, début août il prendra la direction du temple légendaire, occupé par une compagnie d'une trentaine de danseurs, d'une solbantaine de salariés, riche de six décennies d'histoire de la scène, laissé orphelin depuis le mort brutal de Pina Bausch en 2009. Il devra faire vivre ce répertoire immense et créer de nouvelles pièces. Autant dire que les projecteurs sont bien braqués. Sa nomination en a étonné plus d'un. Boris Charmatz n'a jamais travaillé avec l'Allemagne. Ses jeux conceptuels n'ont pas grand-chose à voir avec le lyrisme expressionniste de son aînée. Plus jeune, et contrairement à 97% des danseurs des années 80, il ne rêvait pas spécialement d'auditionner pour elle : après une

enfance à Chambéry dans une famille de profs militants de gauche, un début de carrière dans le ping-pong, puis un passage ennuyeux et frustrant à l'école de danse de l'Opéra de Paris, Charmatz braque radicalement vers une forme ludique d'expérimentation : des chorégraphies sous contraintes à la mode oulipienne, des poignées de main à la famille esthétique de Marcel Duchamp, une curieuse école de danse sans murs (Bocal) ou un

étrange musée sans cimaises, le Musée de la danse, qu'il a lancé à Rennes et dirigé pendant près de dix ans, où il peaufina sa vision inventive des archives et du répertoire. Il y a bien un lien avec l'Allemagne de Pina Bausch : la langue, d'abord, puisque sa famille comptait plusieurs profs d'allemand, la culture, ensuite, puisque les Charmatz passaient chaque été à Berlin avant la chute du mur. « *C'était la capitale underground, l'époque des rats sur l'épave, des théâtres effondrés dont il ne restait que la façade, et surtout des pièces de Klaus Michael Grüber* » : son père lui traduisait le texte en murmurant dans le noir. Souhaitait alors un territoire d'émotion pure et de dingeries – comme plus tard devant les œuvres de Bausch.

Mais, franchement, il est le premier surpris qu'on lui confie le flambeau de ce Tanztheater qui peinait, depuis la mort de la chorégraphe, à retrouver une direction artistique stable. Sur le papier, explique-t-il, c'était « *impossible d'accepter* » – et Charmatz dit ça avec la flamme du joueur d'échecs dans la pupille. Impossible d'envisager un démergement dans la Ruhr « *pour des raisons familiales d'abord* » – il est le conjoint de la chorégraphe danoise Mette Ingvartsen, mère de ses enfants, « *avec qui il essaie de passer un peu de temps ces jours-ci à Marseille* ». Il était plutôt question de quitter Bruxelles pour s'installer à Lille et entamer la-bas, en partenariat avec le Louvre-Lens ou le Phénix de Valenciennes, un grand chapitre de son projet TERRAIN, chantier artistique axé sur l'espace public dont les terrils des environs de Lens devaient être le décor.

Quand il a fait le déplacement à Wuppertal, c'était donc pour dire « *non* ». « *Et puis, ils ont installé environ 60 chaises en rond pour me recevoir. Ce n'est pas uniquement grâce à ça, précisez-le* » et l'on comprend précisément que si – mais à cet instant, il est devenu pour moi impossible de refuser. D'autant qu'il est sans doute le candidat idéal : moins dans le culte de personnalité que les autres, passionné par les manières de vivifier le patrimoine endormi, digne du travail de « *scuration* – pardon le mot est moche... Quand Pina Bausch recrée son chef-d'œuvre *Kontakthof pour des adolescents d'une part, et pour des personnes âgées de l'autre, elle fait de la curation sur son propre répertoire* ». Il souligne que la compagnie compte une personne tris et que les pièces de Pina Bausch sont très générées... « *Je lis ça en fait, mais c'est intéressant* ». Et cette pensée semble lui avoir rechargé les batteries. ◀

Par ÈVE BEAUVALLÉ
Photo OLIVIER MONGE, MYOP

LE PORTRAIT